

L'OURCQ FATAL

TROISIÈME ÉPOQUE : LA PÉNICHE ASSOUPIE

PREMIER MOUVEMENT

Se rassemblent des gens venus de tous horizons, de l'avenue de Flandre, de la rue de Crimée, de Stalingrad ou du Pré-Saint-Gervais, de la rue de Cambrai, du passage de la Moselle, de la rue de Nantes, de la rue des Ardennes ou de l'avenue des Buttes-Chaumont, du Danube, de Belleville ou même de Ménilmontant et de plus loin encore. Leurs vêtements bigarrés attestent cette incroyable diversité, exalte l'entente entre les peuples, garantissent une émouvante foi en l'humanité cosmopolite. Le cortège se constitue, bruyant, nombreux, d'une étonnante densité, compact au point de ne laisser aucun interstice où aurait pu se frayer son chemin un nouvel arrivant qui n'aura d'autre choix que de grossir les rangs depuis l'extérieur. Puis une dizaine de bras se sont levés et le cortège fait brutalement silence, la cérémonie s'annonce, le cortège se dirige vers les anciens magasins généraux, à l'entrée du bassin de la Villette, au débouché du canal de l'Ourcq, les habitués de la pétanque ont à peine le temps de s'écarter. Information indispensable : de ce côté, les magasins généraux ont brûlé en 1990, avaient déjà brûlé en 1871, avaient été reconstruits, ont été reconstruits, ont ouvert leur nouvelle porte en 2008. Le cortège bruyant est là pour une cérémonie hors du temps présent, commémorative mais en laissant de côté la chronologie linéaire : retrouver le grain et la farine tels que, dès la deuxième moitié du XIXe siècle, ils étaient entreposés là, farine et enivrante fleur de farine qui conduit à l'oubli de soi, le cortège se dirige sans hésitation vers l'ancienne entrée, au risque d'enfoncer les murs d'aujourd'hui, de réduire à néant l'hôtel Holyday Inn Express 144 chambres, l'auberge de jeunesse Saint-Christopher's Inn 275 lits, le restaurant La Criée 200 couverts, au risque de provoquer un écroulement définitif de cette belle réalisation parrainée par la mairie de Paris. Quelques curieux, jusque là tranquillement assis sur l'une ou l'autre des péniches amarrées à proximité, deviennent livides, imaginent la chute, tremblent de terreur : toute la berge, tous les alentours s'enfonceraient dans les eaux qui produiraient sous l'effet de cette pression une immense vague qui, certainement, emporterait toutes les écluses, se propagerait à la Seine, ferait tressaillir Paris et ne serait pas sans conséquences générales.

Apparaissent alors deux gigantesques marionnettes au-devant de l'un des pignons de l'hôtel. Une énorme écharpe les réunit, portant trois mots en lettres rouges : Chaix et Morel. Philippe Chaix et Jean-Paul Morel, les architectes que le danger imminent couru par leur hôtel a bousculés, sortis de leur cabinet paisible, jetés dans la rue, transformés en poupées spectaculaires, effrayantes, criillantes, endiablées. Les marionnettes dansent et bloquent le passage, la foule recule à la vue du prodige. Puis c'est un instant d'incertitude, car la marionnette Chaix s'est prise dans la double peau du bâtiment, dans les barres d'aluminium laqué couleur bronze qui zigzaguent devant les cursives, lanières intenable à la rigidité irraisonnée, fausse forme pour faire croire qu'il y a là un cœur battant. Une jambe et un bras de Chaix s'y sont coincés, par suite de leur mouvement se sont déchiquetés, restent suspendus comme de monstrueuses bannières, vibrent et vrombissent au gré du vent, se gonflent, s'envolent et retombent, ont fracassé la tête qui disparaît dans les hauteurs du ciel comme un ballon plein d'hélium. Morel a alors enlacé le corps de Chaix à qui poussent tout aussitôt deux nouveaux membres et une nouvelle tête. Chaix, tel l'Hydre de Lerne, siffle et rugit, tellement heureux de pouvoir, par cette référence mythologique, dignement couronner une œuvre qu'il pense désormais indestructible. L'hôtel s'ébroue, fait grincer ses cursives, change de couleur, se refait une beauté, utilisant sans vergogne le miroir que lui offre le canal, en une scène digne de la rue Saint-Denis dans ses grands jours. Les marionnettes jubilent, la foule est médusée, l'hôtel se tord de rire, grince et regrince. Il soulève ses deux toits qui se mettent à battre le ciel comme des ailes, ce sont de faux toits, de fausses plumes, barres d'aluminium qui se provoquent en duel pour passer le temps ou parce qu'elles ont honte de leur frivole inutilité, et retombent très vite épuisées par l'effort, l'hôtel se trémousse comme Joséphine Baker avec ses bananes, Chaix et Morel aussi.

Le cortège va-t-il se dissoudre ? La cérémonie va-t-elle être abandonnée ? Les organisateurs, gens aguerris et familiers des désordres de l'Ourcq, avaient cheminé le long du canal pour en comprendre la topographie, la morphologie et les usages, avaient rencontré les associations de noyés, avaient partagé leurs peines, avaient participé aux commémorations des derniers convois de déportés de la gare de Pantin. Ils avaient pris contact avec quelques personnalités de l'Ourcq : la cycliste de Pantin, l'homme en gris, l'homme en bleu outremer et bien d'autres, j'avais moi-même eu l'occasion de discuter avec eux au bord du canal. Ils avaient conclu que c'est à côté des magasins généraux que la cérémonie serait la mieux placée, mais pourquoi avaient-ils voulu faire revivre les anciens magasins généraux, pourquoi cette folie ?

Chaix et Morel étaient près de remporter la victoire, allaient venir à bout de la cérémonie, les clients de l'hôtel et du restaurant n'avaient que trop attendu. L'homme en bleu outremer, qui de toute son âme avait espéré la cérémonie, voulait se persuader que le cortège, désormais mué en groupe touristique, allait trouver son destin dans l'hôtel ou le restaurant, allait refabriquer de la vie réelle, allait se donner un bonheur habituel. Mais la cycliste de Pantin vient d'arriver sur les lieux, a mis pied à terre, se dirige vers l'homme en bleu outremer, sort de son sac un paquet et le lui tend. L'homme en bleu outremer comprend immédiatement, c'est un déguisement, elle lui avait apporté un vrai costume d'Hercule, avec la grosse massue et l'impressionnante musculature, avec la force et la carrure, le port altier, la grandeur d'âme, la peau du lion de Némée, les pommes d'or du jardin des Hespérides et ce qui s'ensuit. Le nouvel Hercule s'élançe, se dilate, dépasse en hauteur les immeubles et, tel un King Kong joyeux de son pouvoir, se jette sans délai sur la marionnette de Chaix, lui tranche sa tête immortelle, écrase du

pied un crabe géant que Morel avait suscité, le nouvel Hercule a changé en un instant le cours des choses. La tête coupée siffle et hurle, le nouvel Hercule l'enterre sous les magasins généraux qui dès lors peuvent reprendre leur allure ancienne, peut-être même revenir à leur état d'avant 1871, et vivre leur vie d'entrepôts de connivence avec les nombreuses péniches, les mariniers, les bateliers, tous les gens du canal et des dépôts. Le nouvel Hercule s'écarte, le cortège entre dans les magasins généraux, tourne et en sort, y entre à nouveau, et chacun des pèlerins en ressort à chaque fois un peu plus blanc, couleur de farine, fleur de farine qui glisse entre les doigts, chevelure blanchie par artifice, larmes de farine émail rutilant, les yeux si blancs, la voix blanche, candide cérémonie, puis les deux parties des magasins généraux se disjoignent, formant une rue où s'engouffre le cortège qui poursuit sa route vers la place de Bitche.

DEUXIÈME MOUVEMENT

Dans l'écartèlement des magasins généraux, la sueur de la foule dans ce souk inattendu, chaleur subite de cet intérieur, un sol chaotique, mais le cortège veut vaillamment marcher, s'avancer et traverser, foule sur laquelle s'acharnent les mains de béton, un théâtre un cinéma la cuisine les braséros, serveurs affables mais qui, ayant perdu l'équilibre, dérapent ripent ne rattrapent plus leurs plats qui s'écrasent sur les convives, victuailles entrailles dans un entremêlement d'images et de corps, ombres chinoises reprenant couleur et volume, l'écran est un rideau de scène qui s'écarte les murs se sont écartés ont laissé des vides des failles les convives s'y enfoncent s'accrochent les uns aux autres s'entraînent mutuellement, un palmier sur la tête en guise de crinière ou de casque à aigrette pour dire la virulence des combats mais aussi leur sombre beauté, je n'avais pas voulu processionner avec eux, je ne voulais pas m'enfoncer dans ce chaos, je ne faisais partie de leur entreprise, je m'étais un peu éloigné, je voulais respirer et comprendre les raisons de ce cortège.

J'étais allé vers la rue et me trouvais à proximité d'un petit édicule, brique armature métal, tellement familier que, en une autre circonstance, je l'aurais vu sans le voir, comme un objet de tous les jours dont on ne remarque pas la présence mais dont l'absence nous serait cruelle, je le contemplais alors avec ravissement, je contemplais le dessin des briques, disposées en biais à la manière de marches d'escalier qui ne mèneraient nulle part, et la frise de grès émaillé avec la série de ses rosaces, j'étais tout à coup transporté dans la pierraille des Cévennes, à la recherche des larges chardons plaqués au sol, merveilleusement dilatés sourire déployé à saisir par dessous pour ne pas être sauvagement blessé mais, cette fois-là, je n'en trouvais décidément pas, je n'avais plus qu'à faire le voyage jusqu'à Moissac pour les retrouver dans la pierre, gardés par des lions d'opérette au mufle en trompette, et donc ils seraient bien là, carlines dans la douceur de la pierre, ouvertes ou fermées à la demande, généreuses carlines prêtes à ouvrir leurs paumes, à ouvrir les portes du monde sans contrôle sans exclusive. Parut alors Camille Formigé, fièrement barbu comme il convient à un homme venu du passé pour affaire importante, auréolé du majestueux square du Sacré-Coeur, architecte-voyer de la ville de Paris, architecte en chef des monuments historiques, sauveur lucide de Saint-Hilaire-le-Grand de Poitiers et de tant d'autres édifices, en discussion avec Gilardoni fils : « S'agit-il bien d'un de nos édicules électriques, transformateur magnifié, que nous avons créés la main dans la main ? Les années 1900, mon ami... Volutes métalliques et rosaces de grès pour le charme des yeux, doubles volutes et frise de rosaces... »

Gilardoni fils : « Mon cher Camille, avez-vous vu cette effigie de plâtre, ce masque mortuaire qui a été accroché sur l'un des murs du transformateur ? Notre œuvre ne semble plus guère respectée, mais l'âge venant et aussi après l'âge à proprement parler, je n'ai pas la faiblesse de mal le prendre : la tête de mort sur la brique rend notre édicule d'autant plus vivant ! »

Formigé : « J'ai pris mes renseignements avant de revenir sur terre, le street art m'amuse, et cette tête de mort est même signée ! Remarquez que Yazz n'est pas un surnom très original, d'autant qu'une chanteuse le porte aussi, oui, bien sûr, on peut partager un nom, cela peut être drôle. »

J'interromps leur échange, un peu gêné tout de même : « Pensez-vous que Yazz sait que vous êtes, vous Camille Formigé, l'architecte du crématorium et du columbarium du Père-Lachaise, et que vous seriez bien capable de vous emparer de ce masque et de lui trouver une place beaucoup plus convenable dans les plus brefs délais ? »

Formigé : « Du Père-Lachaise au quai de la Seine, il n'y a qu'un pas, et je ne vous apprendrai pas que c'est en 1886, année de l'ouverture du cimetière parisien de Pantin, que j'ai mis en chantier le crématorium du Père Lachaise. Vous le voyez, le dialogue est ouvert, toutes les rencontres sont permises, et puisque vous connaissez mon respect de l'histoire et de la mémoire, je peux vous confirmer que les abominations du quai aux bestiaux de la gare de Pantin restent pour moi une immense blessure. »

Je compris sur le champ que Formigé faisait directement allusion à la valse des noyés entre l'Ourcq et le cimetière parisien de Pantin, et qu'il avait pris la précaution de ne pas sembler majorer cet événement relativement à d'autres, incontestablement plus épouvantables. Peut-être sa position d'observateur lui permettrait-elle de me donner quelques informations sur le mystérieux cortège du quai de la Seine.

Il me répond par anticipation : « Votre cortège n'est pas si diversifié que vous aviez pu le penser, j'y reconnais quatre ou cinq catégories tout au plus, et j'ai de solides raisons de croire que votre quête personnelle n'est pas étrangère à sa constitution et à son cheminement. Regardez-y de plus près. »

Gilardoni fils : « Une frise est faite de motifs qui se répètent mais avec des variations parfois très mystérieuses. Celle que vous voyez en haut de l'édicule n'est strictement répétitive qu'en considération des modes de production standardisés, je n'en suis pas nécessairement satisfait, j'ai souvent le désir d'aller comme vous sur le causse, de me pencher et de cueillir quelques carlines en les détachant nettement à la base à l'aide d'un petit couteau, puis d'en clouer une sur la porte extérieure de la maison, la carline se refermera le soir venu puis s'ouvrira au matin, passant du bouton à l'épanouissement, comme celles de Moissac. J'aurais dû faire un modèle fermé et un modèle ouvert, j'ai été trop académique, je suis heureux de me donner une nouvelle mission, Formigé a raison : il y a quatre ou cinq catégories de gens dans votre cortège mais avec des variations, les uns sont vifs les autres moins, et je voudrais vous dire que ce que vous prenez pour un masque mortuaire n'est sans doute que le moulage d'un visage les yeux fermés, même pas endormi, l'occasion d'une bonne méditation au Père-Lachaise : je n'ai rien contre mais quant à ouvrir une niche du columbarium c'est aller un peu vite en besogne. »

Gilardoni fils m'amenait à penser à la sculpture de Paul Landowski, au columbarium du Père-Lachaise, ce fameux *Retour éternel* où la mort est une belle femme nue la chevelure en une large auréole, bras et cuisses solides, au visage radieusement impassible, le regard porté très loin, en prise directe avec le ciel et avec la terre, elle prend contre elle le petit mort, délicatement paisiblement endormi, sommeil réparateur du retour, le mort redevenu un enfant c'est une belle histoire, Gilardoni fils acquiesce d'un sourire tout en redessinant sa frise. Viennent alors à notre rencontre le nouvel Hercule apparemment usé par son dernier exploit, et la belle de Pantin, la charmeuse cycliste, cycliste au collant noir moiré, trop fardée mais pour se mettre à hauteur de la circonstance, à la manière d'une idole au jour de la grande fête, la belle cycliste avait été contrainte de se mettre en tenue de soirée mais, sans la limousine et le chauffeur, elle ne peut que déchirer ses superbes atours, coincés dans la chaîne, arrachés par les roues, elle se retrouve presque nue, blessure vestimentaire, pire que nue, réduite à ne plus faire un geste, les bras le long du corps comme un soldat de plomb rudimentaire, un carnaval sans joie, contrainte d'apparaître pour ce qu'elle n'est pas. Un gentil lutin se trouve heureusement à point nommé pour lui restituer ses vêtements de cycliste et, d'un geste rapide, elle redonne à Hercule son apparence d'homme en bleu outremer, tous deux nous font signe d'aller vers la place de Bitche.

TROISIÈME MOUVEMENT

Le cortège s'est avancé sur la place de Bitche et serpente dans le square, entoure le kiosque, passe devant l'église de la Villette, monte et descend les escaliers, le cortège est conduit par deux officiants en habit monochrome ton vieille pierre, Jacques et Christophe, qui ont scindé le cortège en deux processions qui peuvent se croiser, se croisent et se recroisent, Jacques et Christophe sont en toge ce sont des doubles manifestes des deux statues qui se trouvent de chaque côté du portail dans leur honorifique niche, les officiants sont des doubles le cortège s'est scindé en deux processions dont le cheminement se fait en une grande tresse et fait tanguer l'espace environnant, j'en ai le tournis je lève la tête un instant pour ne plus les voir, j'étais juste devant le kiosque et, à défaut de ciel, ce sont les boiseries du kiosque, leur netteté, leur régularité qui m'apportent un grand réconfort, le bel octogone surélevé avec sa toiture débordante, les fines colonnettes métalliques et, pour les joindre, une vaporeuse dentelle, de métal elle aussi, qui dessine huit arcs ajourés, petites courbes accolées pour faire un bel arc, ample et délicat, en bas de l'escalier du kiosque, je contemple le bel arc qui, où il est placé, forme écrin filigrané au-devant du portail de l'église, au-devant de l'arc du portail et de sa frise continue de rosaces, l'arc du kiosque en filigrane de l'arc du portail, dentelle comme au bout d'une manche avant la main, délicatement, en une dernière vision de la main meurtrière avec sa manchette de dentelle, redoublement des arcs je vois double je vois les deux arcs cependant que les deux processions se croisent et se recroisent tresse mouvante au milieu de laquelle je vois double dans les hauteurs de ce qui n'est pas le ciel. Les arbres font des ombres sur la façade de l'église, feuillages sur la façade, broderie à laquelle le mouvement des ombres a donné du relief, vibration avec le soleil.

En haut du portail, une inscription latine : « Porta coeli » porte du ciel, donc si j'entre ce sera le ciel, j'entre, je tourne mon regard vers le plafond, un beau plafond à caissons, sombres caissons carrés contenant chacun un octogone et, sur le fond vert sombre de chaque octogone, une délicate peinture décorative en forme de cercle, rosace ajourée comme avec des filigranes dorées, broderie dans l'ombre, je suis cerné, je n'ai

pas réussi à quitter l'arc du kiosque ni l'arc du portail, le portail la porte du ciel se duplique se réplique se reprend se confond avec l'image du ciel, je pousse la porte et je n'en finis pas de pousser la porte, j'attends et je n'en finis pas d'attendre car ce qui m'est donné après le passage de la porte, après le premier et le deuxième arc, n'est autre que ce qui m'y conduisait. Je voudrais me jeter au cou de la Vierge à l'Enfant, elle m'arrête d'un sourire et me confie : « Je suis une copie, regardez mon sourire mes vêtements ma taille ma poitrine absente regardez mon enfant, je suis une belle copie, et jusqu'à moi vient un subtil effet de lumière naturelle le ciel extérieur vient jusqu'à moi. » Oui, je vois un vitrail, mais, plus haut, un jour pris dans le toit, une surface horizontale vitrée, c'est encore un octogone, un grand octogone enserrant un grand losange, et puis tellement de petits carrés contenant autant de cercles, je suis cerné, je suis dedans et je reste dehors, je veux respirer je veux trouver la liberté, ailleurs, loin des carrés, des losanges, des cercles, des arcs et des octogones, loin de ces imbrications géométriques, je ne veux plus les voir, je sors, et je retrouve la Vierge à l'Enfant, de sortie elle aussi, elle se sentait emmurée dans une absence, elle voulait s'amuser et faire du toboggan sur les toits des bas-côtés de l'église puis un grand souffle, un vent déchaîné la ferait culbuter vers le haut et revenir sur la partie supérieure du toit avant de redescendre et ainsi de suite. Elle est désormais enfermée dans le clocher, prise dans le mouvement des cloches, fureur et sonnerie, elle pourrait être le battant, elle chante à tue-tête, pourrait utiliser la courbure extérieure de la cloche comme un nouveau toboggan, puis renvoyée vers l'intérieur, redevenue le battant et frappant la cloche.

Et dehors, je retrouve les processions qui se croisent je suis troublé, je voudrais demander aux deux officiants de modifier leur direction, de reprendre l'authentique chemin de Saint-Jacques de Compostelle, de renouer avec la tradition du lieu, de partir vers le sud, je suis alors brutalement aveuglé par une vision : je vois les deux saints en pierre, saint Jacques et saint Christophe, descendre de leurs niches, et rejoindre les deux officiants, Jacques et Christophe. Les statues et leurs doubles vivants se font l'accolade jumeaux après une longue attente. Lorsque je reviens à moi, je suis sur un banc du square, il pourrait faire nuit le square ne ferme plus ses portes en soirée, les processions ont disparu il n'y a pas grand monde la fraîcheur est plutôt dissuasive, seuls quelques enfants jouent, la cycliste de Pantin m'éponge le front me disant : « Mais comment pouvez-vous ainsi transpirer par un temps pareil ? » Formigé et Gilardoni, assis sur un autre banc, ont une expression sarcastique que je ne leur connaissais pas, ils se tournent vers moi et, me montrant l'église, crient pour que je puisse les entendre : « N'en rajoutez pas, vous n'allez pas convoquer Lequeux et Dantan maintenant ! Ce sont des ânes, aussi bien l'architecte que le sculpteur ! » Inquiète, la cycliste de Pantin prenait mon pouls cependant que je ne pouvais m'empêcher de regarder les clochers, les deux clochers, je sais bien qu'ils n'ont été édifiés que dans les années 1930, bien après le corps de l'église, mais ce ridicule duo est tout de même là, deux clochers trop bas, trop en arrière, ridicules, je veux me gorger me nourrir jusqu'à l'indigestion d'une vieille carte postale datant du temps où ils n'avaient pas encore été construits. L'homme en bleu outremer, son déguisement d'Hercule à la main, nous rejoins alors sur le banc, la belle de Pantin s'écarte un peu de lui comme pour mieux le revoir en homme normal.

QUATRIÈME MOUVEMENT

Puis la belle de Pantin m'incite à flâner au bord du canal, à traverser le pont levant de la rue de Crimée, à le retraverser par la haute passerelle, à regarder le pont levant depuis la passerelle, et aussi le bassin de la Villette jusqu'à la rotonde, au loin, et

l'eau et le ciel. Comme un frôlement, comme si le canal et le ciel se rencontraient pour la première fois, comme si le contact ne pouvait se faire sans le patient échange de courtoisies d'un autre temps, et, lorsque, au plus près du canal, on veut bien écouter les lieux, vibre à peine un susurrement immense et doux, un murmure presque éteint un crissement continu, les pages d'un livre qui se froisseraient si lentement qu'on ne saurait en discerner l'origine : comment accuser de voyeurisme celui qui entend sans le vouloir la vibration de ce long baiser déroulé au ralenti par une machine cosmique invisible ? Les amours du canal et du ciel dans l'impudeur d'un samedi après-midi.

L'homme en gris et l'homme en bleu outremer sont là, à l'écoute, badauds attendris postés sur chacun des trottoirs du pont levant de la rue de Crimée, puis se font un signe : l'un reste quai de l'Oise et l'autre traverse le canal pour se placer quai de la Marne, ils regardent les grandes colonnes métalliques du pont levant, colonnes cannelées, très visiblement fendues en haut, surmontées d'une roue autour duquel s'enroule un gros câble, il y a un chapiteau en corolle en haut de la colonne mais il ne soutient rien, il est là parce que c'est le haut, il porte un ornement doré, une sorte de palmette stylisée qui dissimule l'axe de la roue, petite plaque sur la colonne : « Compagnie de Fives-Lille système breveté 1885 », les deux hommes se regardent, immobiles un instant, puis vont à la rencontre l'un de l'autre, hiératiques cérémoniels et s'arrêtent au milieu du pont, chuchotent d'abord puis se mettent à parler de plus en plus fort, désirant contraindre la vibration amoureuse à amplifier sa présence, à se dévoiler, peut-être à exhiber dans sa plénitude le bonheur dont elle procède. Survient une voiture à cheval, venue de loin, de passage sur le vieux pont tournant en bois, ou sur le pont tournant métallique de 1871 ou déjà sur le pont levant de 1885, sabots saccades rudement chorégraphiées sur les pavés qui voudraient danser eux aussi mais ne peuvent que jouer à faire de la résonance, ou c'est une moto au pot d'échappement percé qui jaillit, l'homme en gris et l'homme en bleu outremer se parlent et ne s'entendent pas, tout le monde se met à rire de leur mimique, la moto s'arrête à leur hauteur, ils se parlent par gestes, le conducteur de la moto se penche vers eux, demande son chemin voudrait savoir comment rejoindre le boulevard de Sébastopol depuis la rue de Crimée mais aussi comment aller retrouver la cloche rapportée de Sébastopol en 1856 et installée à l'église Notre-Dame du Travail 27 rue Vercingétorix, ils n'entendent rien la moto repart, ils auraient aimé voir le pont se lever pour laisser passer une péniche, elle serait allée du canal de l'Ourcq au bassin de la Villette, provoquant des remous, de l'écume, un bruissement déchiqueté envahi de vide et d'insistantes trémulations, incitant le canal et le ciel à se faire entendre plus fortement.

Puis la vibration amoureuse s'est modifiée, a pris une tonalité métallique mélangeant des hardiesses modernistes aux délicatesses de la rouille qui s'effrite, comme si le ciel et le canal, pris d'une subite pudeur, avaient préféré laissé la place à d'autres acteurs, mieux identifiables, plus tangibles, plus proches, comme si le pont levant et la passerelle qui, juste à côté, permet aux piétons de traverser le canal lorsqu'il est en position haute, avaient pris le relais, puisant dans leurs expériences sujet à une conversation ininterrompue, fascinante, attirante, entraînante, inévitable. La voix de la passerelle est évidemment plus aiguë, attachée à constamment se tirer vers l'aigu, battant des ailes à en perdre haleine, se démenant jusqu'à monter en vrille dans les airs, se voudrait roucouillante, une élégante savourant son thé avec raffinement qui rencontrerait une vieille dame, la vieille dame n'en finit pas de raconter la malheureuse histoire des noyés, enlevés au plus élémentaire instinct de survie par les effluves de fleur de farine échappés des Grands Moulins de Pantin, et persiste à faire tinter sa cuillère au

contact de la porcelaine. Un rayon de soleil jaunit légèrement la peinture grise de la passerelle, quelques ombres s’y forment, dessinent vaguement un visage, des visages auxquels j’aimerais donner un corps et une vie, je voudrais me joindre à la conversation, la vieille dame s’est mise à gazouiller, elle confond ce qu’elle sait, ce qu’elle aimerait savoir et ce qu’elle redoute, gazouille pour éviter de faire un raisonnement, se met à rire, elle est agréable, elle se souvient d’un jeune homme qui avait sauté dans l’eau par jeu et avait coulé instantanément, impossible de le ranimer une fois sorti du canal. Elle se souvient d’une altercation entre deux hommes, insultes, coups, l’un d’eux est agent de sécurité et a informé l’autre, un jeune, que le magasin qu’il garde est fermé, qu’il faut revenir, le jeune est fou de rage et s’attaque au chien de l’agent de sécurité, l’agent de sécurité vide sa bombe lacrymogène sur le jeune qui, de plus en plus excité, va tout de suite chercher des amis, ils sont quatre ou cinq à s’acharner sur l’agent de sécurité, plusieurs coups de cric sur la tête on n’en meurt pas nécessairement, c’est un cadavre que les policiers retrouvent le lendemain dans le canal, l’un des protagonistes, lequel ?, a dit : « J’ai pas trois minutes pour ta race » ? La vieille dame connaît tout de l’exploitation politique de cette affaire : action antisémite ou violence anti-maghrébine, elle a la sagesse de repousser tout cela d’un sourire un peu triste.

Elle se souvient qu’un chauffeur de taxi s’était, pour des raisons inconnues, jeté lui et sa voiture dans le bassin de la Villette, avait réussi à s’arracher à l’automobile mais avait immédiatement coulé, les sapeurs-pompiers avaient repêché le corps sans vie du malheureux. Une autre fois, un dame âgée avait glissé au bord du canal, les pompiers l’avaient récupérée bien vivante, la vieille dame me confie : « Je me demande parfois s’il ne s’agit pas de moi. » Elle se souvient d’un couple, des relations à elle, des gens du Raincy, l’homme quatre-vingts ans, la femme quatre-vingt quatre, désespoir impuissance devant la vieillesse devant la décrépitude désir de suicide passage à l’acte, cela s’est passé le lundi 26 août 2013 vers 9 heures 30, l’homme a jeté sa voiture dans le canal, pas ici rue de Crimée, largement en amont, bien avant Pantin, avant Bobigny, avant Bondy, lorsque le canal traverse la commune des Pavillons-sous-Bois, mais, après le drame, des marbrures d’huile étaient arrivées jusqu’au bassin de la Villette. L’homme a été sauvé, la femme est morte, la police a dit qu’ils avaient laissé une lettre adressée à leur femme de ménage pour expliquer les raisons de leur geste, elle n’a pas été publiée, leur fille a fourni des éclaircissements : ils habitaient chez elle, la femme était atteinte de la maladie d’Alzheimer, l’homme ne supportait plus la situation, l’homme a cherché le meilleur endroit pour précipiter sa voiture dans l’eau. Quelle dérision : le drame s’est produit le lundi 26, précisément le jour d’après la fête de l’Ourcq, le très revigorant *Été du Canal* se déroulait entre 29 juin et 25 août, navettes fluviales escapades en bateau pneumatique, croisières découvertes, croisières cinéma, croisières nocturnes, bal sur une barge, ambiance poétique et créative garantie, Food Trucks et milk-shake sur les rives, Food Trucks car c’est précisément beaucoup plus poétique que camion-cantine, camion-nourriture, restaurant ambulant ou camion restaurant, et milk-shake c’est beaucoup plus gentil que lait frappé ! Des distractions haut de gamme, et les 300 visages grandes photographies sur les murs le long du canal, ce ne sont que des gens qui travaillent le long du canal de l’Ourcq, photographies d’Ava du Parc et Romain Bassenne, toujours de la bonne humeur, mais aucune de ces photographies n’a pu assister au suicide des octogénaires car l’opération n’allait pas jusqu’aux Pavillons-sous-Bois, elle s’arrêtait à Pantin. « Voulez-vous que nous traversions ? » me dit la vieille dame.

CINQUIÈME MOUVEMENT

La vieille dame marche au long du quai de la Marne, elle se souvient de deux femmes retrouvées dans l'Ourcq : l'une était ligotée en position fœtale, l'autre avait les pieds entravés par une sangle, mortes toutes les deux par noyade, c'est le même assassin qui les a jetées vivantes dans le canal, la vieille dame avait suivi les comptes-rendus du procès, c'est à la suite de séances sado-masochistes imposées par l'assassin aux deux victimes qu'il avait achevé sa sinistre besogne en les noyant dans le canal, il était partiellement passé aux aveux, aucun regret, grossièreté et confusion, provocations élucubrations, ridicule mise en scène il s'était montré devant le tribunal ongles et sourcils taillés en pointe, barbe se terminant par des nattes tressées auxquelles étaient accrochées des perles rouges et même chose pour les cheveux, une ancienne petite amie revient sur les sévices qu'il lui infligeait, elle y consentait elle acceptait d'être considérée comme un objet répugnant indigne d'être touchée il faisait d'elle une espèce d'image animée qu'il empêchait de bouger elle se laissait faire puisqu'il y prenait plaisir, elle a fini par le quitter au bout de deux ans, il a été condamné à la perpétuité en 2008, l'un des psychologues avait dit de lui qu'il était une dépouille vivante.

La vieille dame a un geste agacé, se tourne vers moi et me demande si je vois ce qu'elle voit : « Vous aviez bien cru discerner un visage, élevé en image sur le métal gris de la passerelle, vous l'aviez sur les lèvres tout à l'heure vous l'aviez devant les yeux, allez dire à tous ces gens, mais oui, à Rilke, à Supervielle, à Aragon, à Nabokov, à Man Ray ou à tant d'autres que celle qu'ils ont appelée l'inconnue de la Seine doit être rendue à l'Ourcq, l'inconnue de l'Ourcq, la belle inconnue de l'Ourcq, la noyée de l'Ourcq, Albert Rudomine, le photographe, a eu le courage de donner à son cliché le titre *La Vierge inconnue du canal de l'Ourcq*, c'était en 1927 », la vieille dame me parle du fameux moulage, de ce visage dont le sourire est comme tourné vers l'intérieur. Depuis plus de cent ans, la belle inconnue se sourit à elle-même, elle a tellement offert son sourire au monde entier qu'il faut enfin qu'elle s'en ouvre à elle-même, pour vivre elle aussi : reprendre un peu pour elle de ce désir de vivre qu'elle a si généreusement distribué. La vieille dame me redit le rayonnement magnétique qui, du sourire intérieur aux yeux fermés, peut se communiquer à l'employé de la morgue, aux curieux et à nous. La vieille dame se pose des questions à elle-même : « Oui, ses cheveux sont tellement bien lissés, après ce terrible séjour dans l'eau, c'est qu'on l'a apprêtée, toilette funéraire même la plus simple, et s'est-elle suicidée, ce sourire est-il compatible avec le suicide ? » La vieille dame sait qu'on est allé jusqu'à remettre en cause le statut de noyée de la belle inconnue, « Et ne croyez-vous pas qu'il faudrait substituer le moulage de la belle inconnue à l'horrible masque qui se trouve sur le petit édicule du quai de la Seine ? » me dit-elle, nous en sommes d'accord, l'entreprise Lorenzi, 60 avenue Laplace à Arcueil, commercialise sous la référence 943 ce moulage au prix de 112 euros en version plâtre brut et 149 euros en version plâtre patiné marbre, rien de plus simple.

« Ne la reconnaissez-vous pas, cette belle inconnue ? » me dit-elle, me montrant du doigt la cycliste de Pantin, la belle de Pantin qui vient de mettre pied à terre en bas de la passerelle, je ne réponds pas encore, le pont levant et la passerelle reprennent leur conversation privée mais audible, comparant les avantages respectifs de l'immobilité en position haute et de la capacité de monter et descendre, de l'accès piéton et de l'accès aux véhicules, de l'élégance et de la force, la passerelle dit au pont levant qu'elle est là pour lui dire jusqu'où il doit monter, qu'elle est son guide, le pont levant ricane et lui représente que son mécanisme hydraulique et ses câbles n'ont aucun besoin d'elle, puis, désireux d'une liberté nouvelle, ils se prennent à rêver d'une autre vie : la passerelle imagine son envol, elle serait la passerelle de Paris, elle jouerait à survoler les villes et

les campagnes, elle toiserait la tour Eiffel cette misérable fourmi écrasée au sol, elle irait au-delà des nuages, elle dominerait le monde, elle irait plus haut que le ciel, enivrement vertige, vertige de bonheur dans les jardins édéniques, mais elle n'est pas égoïste elle se propose d'entraîner avec elle tous les passagers courageux qui auront accepté de gravir ses premières marches, et elle qui n'avait jamais pu aller à la foire du Trône se réjouissait de proposer à ses fidèles une attraction inouïe. Le pont levant lui a la certitude que ses câbles, bien tendus puis subitement relâchés pourraient le propulser encore plus haut, jusque dans d'autres galaxies, pourraient le mettre en contact avec tous les mystères de l'univers, il sait aussi que, depuis sa position haute, il pourrait emmagasiner une énergie capable de le faire descendre dans des profondeurs jamais atteintes où il pourrait trouver la raison des choses, et les charmantes péniches qu'il avait la sollicitude de laisser passer n'auraient plus de secrets pour lui, leurs aventures leurs avaries leurs dommages leurs disparitions ou réapparitions lui seraient aussi accessibles que la chute inopinée d'un trousseau de clefs dans l'eau, et les pauvres noyés dont, jusque là, il sentait avec horreur sous lui les corps emportés reprendraient leur identité, retrouveraient raisons de vivre et de mourir, dénonceraient les courants qui les avaient brisés ou secourus, les suicidés seraient toute joie, les accidentés pleureraient pleureraient et leurs larmes se mêleraient aux eaux de l'Ourcq dont l'indéfinissable couleur trouve là l'une de ses causes et non des moindres. La belle de Pantin avait écouté tout du long les bruissements métalliques mêlés à la voix de son amie la vieille dame, et l'homme en bleu outremer, inconsolable de n'être plus Hercule, frappé d'un doute irrémédiable sur son identité s'était discrètement esquivé en compagnie de l'homme en gris.

SIXIÈME MOUVEMENT

Retour du cycliste distingué : échaudé par la difficulté de rouler lorsqu'il y a des rails, même de simples fragments résiduels de voies ferrées, traumatisé par l'impossibilité de se fier à quoi que ce soit, même à un impeccable siège métallique capable de faire front à toutes intempéries dégradations vandalisme et autres cruautés, le cycliste distingué a acquis un regard de technicien vérificateur, intransigeant contrôleur car c'est pour sa vie qu'il éprouve des craintes. Il veut délaissé le canal et ses dangers, prend en biais la rue de la Meurthe, veut retrouver le café, les tables et le comptoir, au croisement de la rue de l'Ourcq, de la rue de la Meurthe et de la rue de Thionville, prendre un moment de tranquillité, mais la réalité n'est plus là, il ne peut plus lire l'enseigne « Les barreaux verts » au-devant du vieux bistrot avec son avancée en rez-de-chaussée, avec ses briques et ses barreaux peints en vert, les barreaux ne sont plus peints en vert et l'enseigne a changé, il ne lui reste plus qu'à passer son chemin, songeant au pont métallique de la rue de l'Ourcq, surélevé de plusieurs mètres au-dessus des quais, incrusté en hauteur dans la ville, les voitures pourraient entrer dans les immeubles par les fenêtres, l'intimité avec les voitures mais, loin de toute vaine pudibonderie toutefois, le cycliste distingué aimerait se laisser aller à détourner encore le regard, lui qui a déjà tant de mal à supporter l'aventure qui lui était advenue à Pantin. On lui a dit qu'il avait étrangement disparu à Pantin, qu'on l'avait cru noyé, qu'on avait été réconforté de sa réapparition après le pont du boulevard périphérique, qu'on l'avait senti déstabilisé, désemparé, qu'il ne savait plus que faire de sa bicyclette, que, très blême, il avait continué sa promenade au long du parc de la Villette, agité parfois de mouvements brusques, détournant le regard pour éviter un spectacle sans doute odieux, comme s'il avait arpenté les allées sanglantes des anciens abattoirs et rencontré des fantômes, spectres de bœufs, cochons ou agneaux bêtes errantes bêtes sans étable ou

porcherie, bêtes qui semblaient n'avoir plus pour identité que leur sang qu'elles pouvaient renifler partout.

Je m'approche de lui, cet homme fait face avec dignité à ses mésaventures, je voudrais le comprendre, je lui fais un signe, il me reconnaît, me regarde, je me sens alors pris d'une incroyable fatigue, une sorte de lassitude générale, j'ai du mal à articuler un mot, à faire un geste, il ne paraît pas surpris, les voitures qui passent semblent aussi perdre de leur énergie, de leur couleur, elles se confondent avec le bitume ou avec les murs des immeubles, absorbées par ce qui les entoure, de plus en plus inopérantes. Les murs, les immeubles, la ville sous les apparences de la déesse Lassitude, c'est une actrice extraordinairement typée, elle clame : « Je suis la Lassitude, venez à moi, prenez garde de ne pas glisser dans l'eau du canal, si proche, si tentante si proche, couchez-vous sur la chaussée, étendez-vous sur les rails s'il y en a, glissez-vous dans les interstices entre les pavés, lutez par tous les moyens », la beauté de la déesse Lassitude, ses paroles de sorcière douce, son regard comme une vrille comme un tourbillon un typhon un cyclone dont la véhémence hypnotique brise toute velléité d'usage de la logique, m'ont mué en pierre gravier ou épluchure jetée n'importe où par terre. Une force malfaisante essaie d'arracher au monde sa beauté, il faudrait réduire à néant cette force, ce n'est pas une force, c'est une contre-force, de la haine contre les sursauts de vie, une sorcière qui malaxait l'absence, avec une constance malade comme s'il fallait continuer à appuyer sur la seringue, lentement et très longtemps, pour garantir l'effet du produit, le produit c'est dans les veines de la sorcière qu'il coule, déborde, jaillit, se propage, tente de se propager, voudrait brouiller les limites, aller dans tous les lieux interdits, dans la chambre interdite de Barbe-Bleue, la chambre interdite coule dans les veines de la sorcière, le sang d'un meurtre qui n'en finit pas de se perpétrer depuis les entrailles de la sorcière, elle accomplit le meurtre en elle-même puis le propage à partir d'elle-même, elle a choisi d'être la meurtrière, puis elle souriait puis écartait un peu les lèvres pour laisser sourdre un peu de sang aux commissures, inscrire le sourire l'écrire, répéter les gouttes, les vampires sont insatiables, la belle de Pantin avait su une fois de plus se déguiser, elle me disait : « Notre rendez-vous s'éternise, et lorsqu'on a beaucoup donné de sa personne, beaucoup perdu, ou lorsque des gens, des forces contraires se saisissent d'un fragile humain pour en faire une pauvre loque pauvre loque humaine désorientée bientôt aphasique apathique qui dégringole et n'arrive plus à se raccrocher à âme qui vive, qui se perd s'enlise ne peut plus s'enfuir. Lorsque les eaux du canal ne déglutissent plus de corps elles déglutissent des reflets de corps des lambeaux de conscience des sourires sans les lèvres des larmes sans les yeux comme on dit, il faudrait s'endormir pour rêver pour défaire les liens ligamenteux les enchaînements impérieux les injonctions forcenées les contraintes les violences le passé funèbre, mais un cauchemar t'éveillera bientôt, tu ne pourras pas oublier. » Puis elle s'éloignait sa bicyclette à la main, tout de noir vêtu, elle a le visage d'un enfant, presque trop rond, comme s'il avait été refait pour être si rond, elle est déjà de dos, longeant le quai, mèches métallisées pour être parfaitement loufoque, une tête de mort à la bouche couturée appliquée sur son petit sac, en guise de plaisanterie.

SEPTIÈME MOUVEMENT

La belle de Pantin m'avait entraîné de l'autre côté du canal, elle remontait la rue de l'Oise, brique et plâtre mouluré, grands immeubles avec cour, pierre et brique, briques de plusieurs couleurs, portes à arcade grands arbres et buissons d'agrément on entre on sort la grille s'ouvre et se ferme la vie s'épanche allègrement, puis c'était le

croisement de la rue de l'Ourcq et de la rue de l'Aisne, Espace de vente Sortie de camions Fin de limitation de vitesse Déviation, mascarons tête grotesque rieuse au milieu des feuillages et volutes, si joli décor, tout en haut, pour orner le fronton de la fenêtre d'angle, au premier étage à l'étage noble juste au-dessus de l'espace de vente : « bienvenue bienvenue, nos prix ont tout compris à la vie ». L'homme en gris, celui qui avait su apaiser les eaux montantes du canal, me barre le chemin, j'avais bien cru voir derrière les rideaux de la fenêtre quelqu'un qui m'espionnait, il me jette un regard suffisant et me dit : « Vous qui avez la prétention de pénétrer le secret des noyés de l'Ourcq, adressez-vous donc aux prix, les prix qui ont tout compris à la vie ont certainement tout compris à l'histoire des noyés », et il se met à rire grossièrement, s'agite se tortille s'égosille de rire tressaute finit par se confondre avec le mascarons rieur le visage grotesque de la fenêtre. Je repense à l'homme au panneau, aux spectres de la gare de Pantin, le quai aux bestiaux et les derniers convois de déportés de 1944 me reviennent : « Entrée du Quai aux Bestiaux, 100 rue Cartier-Bresson. Ici, le mardi 15 août 1944, est parti le dernier grand convoi de déportés de la région parisienne vers les bagnes nazis de Buchenwald et Ravensbrück », la commémoration en mai 2000, discours des notables poèmes des enfants musique de l'harmonie de l'armée de terre l'émotion qui libère un sursaut de mémoire, et cet immeuble de l'angle de la rue de l'Ourcq et de la rue de l'Aisne, tellement repris refait, vigoureusement réhabilité, à qui on a conservé son mascarons rieur, le mascarons rieur sort de sa gangue de plâtre se glisse dans la peau de l'homme en gris, se souvient de la fenêtre obturée par des parpaings, se souvient de la tête de girafe sur fond de parpaings recouverts de peinture bleue, et de l'homme en blanc qui s'enfuyait sur le mur, œuvres de messieurs Mosko et Mesnager, œuvres qui n'étaient pas destinées à rester à la postérité, mais lui le mascarons est resté et s'engage dans une lutte à mort avec le panneau du quai aux bestiaux, il voudrait précipiter le panneau au fond du canal, y précipiter aussi le fou qui avait eu l'audace de s'emparer du panneau et de le brandir, il voudrait enchaîner les spectres de Pantin aux gros anneaux métalliques du quai, les rassembler les tenir à sa merci et les noyer, mais les spectres se libèrent, ils vont en cortège jusqu'au pont Saint-Michel, le panneau du quai aux bestiaux en tête, oriflamme de larmes et de détermination qui va y retrouver une petite sœur, une belle plaque commémorative en bronze : « À la mémoire des nombreux algériens tués lors de la sanglante répression de la manifestation pacifique du 17 octobre 1961 », les spectres vont au pont Saint-Michel et en reviennent, ils ont fait l'aller et retour de l'Ourcq à la Seine, ils scandent des mots chantent peut-être psalmodient : « Du fond de l'abîme, depuis l'étouffement depuis les wagons à bestiaux depuis la pourriture la mort par pourrissement le répugnant voyage, nous ne crions plus nous nous sommes assoupis nous avons besoin de repos, présence diaphane semi-transparente de la vie une vie en filigrane corps dépenaillés dont il restera à peine un filigrane dans la fosse commune dégoûtante, du fond de l'abîme nous nous réjouissons d'une baignade dans les eaux pures et rafraîchissantes de l'Ourcq, dans la douceur du renouveau de la vie.»

Puis parurent les noyés, actuels et anciens, hommes et femmes, enfants à la mine blafarde, noyés de toutes catégories et de toutes origines, les vrais et les faux, professionnels ou dilettantes, dégoulinant d'une eau sale aux brillances huileuses, reprenant en chœur : « Que personne ne se joigne à notre puante cohorte, ni aux quelques joliessees advenues par erreur lorsque le musée Grévin et ses morts-vivants nagent en eau trouble, nous ne voulons personne, nous rejetons les uns et les autres, il n'y a pas de Jouvence, ni fraîcheur ni pureté ni bonheur, baignade interdite, nous ne voulons tendre la main à personne, le canal s'asséchera, fossé nauséabond infiltré jusque

dans les plus lointains déserts. Du canal à la tombe, de la tombe au canal, un monde ébréché, inutilisable. » Les noyés savent qu'ils sont, contre leur gré, des vampires, ils savent qu'ils attirent à eux les malheureux qui s'attardent trop longtemps près du canal, ils pourraient profiter de la sympathie qu'ils suscitent pour faire du mal, pour se décharger de leur pitoyable fardeau, les malheureux se laisseraient circonvenir, et familiers, employés de banque ou promeneurs disparaîtraient dans les eaux. Pour mettre un terme à cette folie collective qui a aussi entraîné les éléments naturels, il faudrait un bienheureux hasard.

2ternel retour de la cycliste de Pantin, un visage que je croyais désormais bien connaître, une âme simple et riieuse, dénonciatrice à ses heures, et puis des aspérités, d'étranges velléités explosent tout d'un coup : sorcière ou bonne fée secouruse, Vierge à l'Enfant de l'église de la Villette ou Vierge inconnue du canal de l'Ourcq, ou Rescue Anne le mannequin des secouristes à qui Peter Safar et James Elam ont donné le visage de la Vierge inconnue du canal de l'Ourcq, Resusci Anne – en français : sauvez Anne - créée et mise en vente par la firme norvégienne Laerdal, le pack avec défibrillateur et accessoires actuellement pour 2223 euros, il n'y a plus de repères, la belle de Pantin repousse avec horreur sa bicyclette et la jette à l'eau. Peut-être désire-t-elle ne pas être reconnue, elle me fait signe de la suivre et me dit avec une sorte de retenue, de secret enjouement, comme un rayon de soleil égaré entre des pavés : « Je connais, non loin d'ici, une péniche assoupie dont la seule occupation est d'endormir les eaux du canal, nous nous endormirions, tu dormirais, tu reprendrais haleine, tu penserais à la Vierge au sourire, la belle noyée qui est vivante, j'avais imaginé que, grâce à ma seule présence, tu en saurais davantage et que tu me le dirais, j'avais imaginé un éblouissement, c'est un rêve et nous nous endormirions, viens, je suis celle qui fut la bonne amie de l'homme en bleu outremer, tu te souviens, celui qui n'est plus Hercule, celui qui s'est esquivé. » Puis, juste avant de s'endormir, la belle de Pantin me parle à nouveau : « Continue à me donner, dit-elle, pour que je puisse partager... » Je lui réponds dans un demi-sommeil : « Tu avais donc ramassé toi aussi ce feuillet dans l'église, avec la prière de Grégoire de Nazianze : Continue à me donner, pour que je puisse partager..., continue..., continue... »

De joie expansive, les noyés ressuscitent la péniche endormie la belle endormie, la belle au bois dormant, ils sont entrés dans la péniche par le dessous, blessure de la coque qui se referme instantanément, sirènes qui sillonnent le plancher, parfois s'étendent commodément et discutent sans passion des événements du jour : l'une des questions porte sur leur identité, elles sont les seules à pouvoir répondre, et elles répondent pour leur propre usage, une identité à des fins personnelles. Puis la péniche, comme deux mâchoires qui n'arrivent pas à se rejoindre et devraient pousser un hurlement continu, insupportable, sans le rythme de la vie, la péniche s'enfonce, coule, fait plus que couler, s'enfonce dans le fond du canal de l'Ourcq et du bassin de la Villette, dans les profondeurs de la terre, s'enterre, on l'enterre, il faut penser à la cérémonie, la péniche entraîne tout ce qui est autour d'elle dans son naufrage, le naufrage du bassin, du canal, le naufrage de la ville, on s'endort, on ne sait plus si viendra un dernier souvenir, en ces derniers instants. Mais une histoire d'amour, enracinée dans de très vieilles histoires, pourrait modifier tous les rythmes, suavité de la rencontre, les invités arrivent à petits pas, hésitent, se reprennent, comme s'ils avaient conscience d'un nouvel écoulement du temps.

